

Non ens intelligitur Jean Buridan sur le non-être

JEAN-PASCAL ANFRAY
Université de Provence

Est-il possible de parler de ce qui n'est pas ou d'y penser sans présupposer une forme d'être pour cela même que nous pensons ne pas exister ? La vieille énigme parméniennne, qui hante toujours la philosophie contemporaine, est au cœur non seulement de la philosophie médiévale mais aussi des études médiévales, comme en témoigne le récent ouvrage d'Alain de Libera sur la *référence vide*¹. L'objet de cette étude est en comparaison beaucoup plus limité, dans la mesure où nous nous concentrerons sur le traitement de ce problème du non-être par Jean Buridan († vers 1358). Dans la logique et la métaphysique médiévale, le non-être (*non ens*) est l'objet de discussions relevant aussi bien de la logique des termes que de celle des propositions. En employant une terminologie moderne, nous pourrions dire que le non-être apparaît dans la discussion philosophique tant à propos de l'engagement au domaine de quantification des énoncés qu'à propos de ce qui rend vrai les énoncés eux-mêmes².

Le premier concerne les énoncés contenant des termes non-dénotants, en particulier les énoncés existentiels négatifs comme

(1) Vulcain n'existe pas

¹ Sous le titre *La référence vide*, A. de Libera (De Libera 2002) a abordé ces deux ensembles de questions, en mettant l'accent sur le second (comme l'indique le sous-titre : *Théories de la proposition*). Au long des chapitres de l'ouvrage, l'auteur n'est jamais loin de l'une des problématiques annoncée en introduction (p.3-4) : la référence aux particuliers inexistantes, la référence aux objets imaginaires et le signifié propositionnel. Cependant, conformément à sa propre méthode historiographique, il soutient que le pont explicite entre ces différentes problématiques n'apparaît qu'à la fin du XIVe siècle. Pierre de Venise serait le témoin privilégié de cette quasi-fusion des problèmes à travers une formule définissant disjonctivement le signifié de la proposition : *aliquid vel aliqua vel aliquialiter*. Davantage qu'une fusion, ce serait même plutôt une absorption des deux premières problématiques au sein de celle du signifié propositionnel. La page 338 expose remarquablement ce point de vue : « grâce à la formule disjonctive [absente avant la deuxième moitié du XIVe siècle], les problèmes de référence vide d'un terme sont traités ultimement dans le cadre unifié d'une véritable sémantique des propositions. » Si nous devons exprimer un désaccord avec l'auteur, il porterait seulement sur cette hypothèse méthodologique, car nous pensons que les problématiques de la référence vide et du signifié propositionnel sont également abordées conjointement par un auteur antérieur tel que Jean Buridan. Quoi qu'il en soit, notre dette envers le travail d'A. de Libera est immense.

² Pour un partisan des vérificateurs, adversaire du nominalisme comme David Armstrong, il y a par conséquent, outre l'engagement ontologique classique (au domaine de quantification) un engagement distinct aux vérificateurs.

Le regain d'intérêt pour cette question remonte au moins à la critique russellienne de Meinong et l'opposition entre Quine et Wyman, représentant imaginaire d'une position apparentée à celle de Meinong en constitue le paradigme classique. Si « Meinong-Wyman » admet qu'il y a un objet qui est la référence de « Vulcain » dont on nie l'existence, Quine à l'inverse (mais également Russell ou Ryle avant lui) soutient que le caractère référentiel de l'énoncé précédent est seulement apparent : nous n'avons pas besoin de présupposer de manière paradoxale un objet de référence pour nier ensuite son existence³. Le débat ne concerne pas seulement les énoncés existentiels négatifs, mais plus généralement tous les énoncés dans lesquels figurent des termes non-dénotants comme « Hamlet est prince du Danemark », voire des termes ne correspondant à aucune dénotation possible : « la coupole carré ronde de la chapelle de la Sorbonne est ronde ».

Le second registre de réflexion concernant le non-être porte sur la nature de ce qui rend vrais les énoncés négatifs, tels « la neige n'est pas jaune » ou « l'eau est inodore ». Y a-t-il un vérifacteur (*truthmaker*) pour ce type de propositions ? Le cas échéant, quelle est sa nature ? Là où le premier type de questions manifeste l'opposition entre partisans et adversaires des objets inexistantes, la controverse concerne ici l'adoption d'une ontologie d'entités concrètes ou au contraire d'entités abstraites, comme des états de choses, parmi lesquels figureraient des états de choses négatifs. En outre, les états de choses peuvent, selon leurs partisans, servir d'objets des attitudes propositionnelles. Considérons l'énoncé suivant :

(2) Jean croit que la diagonale est commensurable au côté du carré

Aussitôt se pose la question de savoir s'il y a un corrélat de la croyance de Jean ou bien s'il faut admettre qu'il n'y a rien qui soit l'objet de sa croyance. Celui qui accepte la première solution paraît accepter une ontologie débridée, dans laquelle, à côté des faits et des états de choses simplement possibles figureraient en outre des états de choses impossibles. Mais refuser qu'il y ait un quelconque objet de croyance dans le second cas paraît impliquer que, littéralement, Jean ne croit rien du tout.

Les positions soutenues dans le premier débat ne sont pas nécessairement identiques à celles qui sont défendues dans le second : il est en effet possible d'admettre des états de choses – entités abstraites – qui n'ont pas lieu, voire des états de choses impossibles, sans pour autant accepter des objets concrets inexistantes, et réciproquement⁴. Toutefois, ces deux registres de questions ne sont pas hétérogènes, et se sont tout particulièrement entrecroisés dans la philosophie médiévale. Un auteur

³ Le « meinongien » peut accepter le critère quinién d'engagement ontologique, à savoir qu'une entité est assumée par une théorie si et seulement si elle est comptée parmi les valeurs des variables afin que l'énoncé dans lequel elle figure soit vrai (cf. Quine 1953). Mais le meinongien « analytisé » distinguerait deux types de quantificateurs : à côté du quantificateur existentiel classique, étroit, restreint aux objets existants, il y aurait un quantificateur plus large, portant sur les objets inexistantes. « Vulcain » est bel et bien un terme dénotant qui dénote un objet sur lequel une quantification est possible, mais seulement le quantificateur large (cf. Van Inwagen 2003).

⁴ Lewis 1986 serait un bon exemple de cette seconde ontologie.

comme Jean Buridan propose un ensemble de réflexions qui contient une réponse articulée aux deux types de questions soulevées dans la philosophie contemporaine. Le dénominateur commun de ces réflexions est la chimère, paradigme du *non ens*. Dans cette étude, nous explorerons la conception buridanienne des vérificateurs des propositions négatives et impossibles en commençant sa critique de la théorie du *complexe significabile*. Par la suite, nous analyserons la position de Buridan sur les termes non-dénotants, tant parce qu'ils ne dénotent aucun objet possible (comme la chimère) que parce que leur absence de dénotation est simplement inactuelle quoique possible (comme une rose en hiver).

1 Vérificateurs, propositions négatives et impossibles

les *complexe significabilia*

La position de Buridan sur les conditions de vérité des propositions négatives ou encore sur la signification des propositions impossibles se comprend d'abord par sa *pars destruens*, autrement dit la critique des théories du *complexe significabile*. La première caractéristique d'une théorie de ce genre est qu'une proposition possède une signification, plus précisément un signifié propre irréductible à la signification des termes. La seconde caractéristique de ces théories est que la vérité des propositions est déterminée par cette signification propositionnelle. En d'autres termes, la vérité et la fausseté des propositions est fonction de leur signification. Ces *complexe significabilia*, ou « signifiables de manière complexe » ont d'autres caractéristiques encore, notamment le fait qu'ils fonctionnent comme l'objet des attitudes propositionnelles que sont la croyance, l'assentiment, la connaissance, etc⁵. Mais pour l'instant, ce qui nous intéresse essentiellement, c'est leur fonction sémantique comme conditions de vérité des propositions écrites, orales et mentales. Buridan condense en une formule la conception de la vérité qui en résulte :

Propositio ex eo est vera quia *qualitercumque significat ita est in re significata vel in rebus significatis* » (*QM VI*, q.8 ; *S c.2* ; *TC I*, c.1).

Une proposition *p* est vraie si et seulement si quelle que soit la façon dont elle signifie, il en est ainsi dans la chose ou les choses signifiées. Cette chose ou ces choses ne sont pas les entités concrètes singulières désignés par les termes de la proposition, mais correspondent à ce que désigne la forme nominalisée de la proposition, son *dictum* : ainsi « Sortes currit » signifie *Sortem currere* ; « Deus non est » signifie *Deum non esse*.⁶ La proposition infinitive n'est pas un nom de la proposition orale, écrite ou

⁵ De Libera 2002, p.189 distingue ces trois aspects de la réflexion médiévale sur la sémantique des propositions. Mais il fait remarquer que ce sont les logiciens du XVI^e siècle qui estiment que les trois questions forment un bloc unique. De fait, ce n'est pas tant chez le partisan des *complexe significabilia* que chez son adversaire qu'il convient de distinguer soigneusement les réponses aux questions du signifié de la proposition, du vérificateur et de l'objet de l'assentiment et de la connaissance.

⁶ ADAM WODEHAM, *Lectura secunda I*, d.1, q.1 (Gál-Wood I, p.193) : « obiectum totale propositionis est eius significatum. Eius autem significatum est sic esse vel sic non esse sicut per propositionem denotatur. Puta, obiectum huius 'Deus est Deus' est 'Deum esse Deum'... »

mentale, mais sert à désigner ce que signifient précisément et totalement, indépendamment du langage ou de la pensée, chacune des propositions entre guillemets. Et selon que ce que désigne ce *dictum* a lieu ou pas, la proposition est vraie ou fausse, ce qui correspond très précisément au rôle dévolu aux vérificateurs dans la philosophie contemporaine. Le vérificateur (*truthmaker*) d'une proposition p est une entité e telle que si e est/existe/a lieu, cela implique la proposition p . Il est ainsi possible de préciser les caractéristiques des *complexe significabilia*, telles du moins qu'elles figurent dans la version de Grégoire de Rimini :

- (3) Chaque proposition bien formée, ou pourvue de sens, p possède un signifié propre, $[p]$ dont la version nominalisée de la proposition constitue le nom propre⁷

Ainsi à toute proposition, vraie ou fausse, nécessaire, contingente ou impossible, correspond effectivement un *complexe significabile* distinct. Grégoire de Rimini ne rentre pas dans les détails et ne fournit donc pas de critère d'individuation des signifiés. Il n'est pas exclu dès lors qu'il y ait une forme de synonymie entre eux, comme il y a de la synonymie entre les propositions elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, ce signifié possède les propriétés suivantes :

- (4) (i) $[p]$ est distinct de la proposition p et (ii) $[p]$ est distinct des objets désignés par les termes t, u, v, \dots figurant dans p

Il découle de ces deux caractéristiques que le signifié d'une proposition n'est pas de nature propositionnelle. Plus particulièrement, puisque les propositions sont aussi bien mentales, le partisan de cette théorie rejette l'identification du signifié propositionnel à une entité psychologique. Dans la mesure où il se distingue également de toute chose singulière que pourrait désigner un terme simple, il apparaît également que ce signifié possède une structure complexe⁸. Toutes ces propriétés décrivent le rôle du *complexe significabile* du point de vue d'une théorie de la signification. C'est en se restreignant à ce rôle que certains commentateurs ont pu apercevoir une parenté entre ces *significabiles complexement* et les pensées fréégéennes qui constituent le sens (*Sinn*) des énoncés.

Cependant, comme nous l'avons vu, l'autre rôle essentiel de ces entités est de fournir le fondement ontologique de la vérité des propositions, autrement dit leur rôle de vérificateur. Dans ce rôle, ils se rapprochent beaucoup plus des états de choses dans la philosophie contemporaine. Si, comme on l'a vu à toute proposition correspond un signifié propre, toutes les propositions ne sont pas vraies pour autant. Et pourtant leur vérité et fausseté dépend seulement de ce signifié. Aussi le partisan des *complexe significabilia* admet-il une distinction entre les signifiés en général, et les signifiés qui « ont lieu ». La proposition « Socrate court » est vraie parce que « que Socrate court » a lieu. Grégoire de Rimini systématise l'idée

⁷ GREGOIRE DE RIMINI, *Lectura* I, prol., q.1, a.1 (Trapp-Marcolino I, 8).

⁸ C'est un point délicat, car ADAM WODEHAM soutient par exemple que le signifié d'une proposition n'est ni in complexe ni complexe (une proposition) mais signifiable par un complexe (*significabile per complexum*) (*Lectura secunda* I, d.1, q.1 [Gál-Wood I, p.194]) ; cf. GREGOIRE DE RIMINI, *Lectura* I, prol., q.1, a.1 (Trapp-Marcolino I, p.5).

aristotélicienne d'un « être vrai » ou *vere esse* afin de distinguer ainsi les signifiants vrais de ceux qui sont faux et des signifiants en général. Cela ne signifie pas qu'ils soient des porteurs du vrai et du faux, mais bien plutôt qu'ils sont la cause en vertu de laquelle les propositions sont vraies ou fausses. La distinction riminienne entre deux types de *significabilia* ne se comprend que parce qu'il leur fait jouer un rôle de vérificateur. Afin d'éviter les confusions, on peut qualifier d'état de choses un tel signifiant en général, et de fait un signifiant qui a lieu et qui cause la vérité de la proposition correspondante. Grégoire admet ainsi le principe :

- (5) Pour toute proposition *p*, si *p* est vraie, alors il y a un [*p*] tel que [*p*] a lieu (ou est un fait) et si [*p*] n'avait pas lieu, alors *p* serait fausse.

Avant de poursuivre, il est nécessaire de se pencher sur la critique générale que Buridan adresse à l'encontre de la théorie du *significabile complexe*. Celle-ci est en effet au cœur de l'opposition entre partisans et adversaires de la théorie tout au long de la période médiévale et elle permet de mieux saisir le statut ontologique exact de ces signifiants. La critique buridanienne est en effet le modèle d'un argument typique, baptisé dilemme de l'*aliquid* et du *nihil* par certains commentateurs⁹. Ce signifié est quelque chose ou rien. Si ce signifié est quelque chose, alors il est ou Dieu ou une créature, ou une chimère. Le premier est impossible, car le signifié est distinct de Dieu selon le partisan des *complexe significabilia*. Cela ne peut pas être le second, car ce signifié est censé avoir lieu de tout temps et il est impossible de poser une créature éternelle, distincte de Dieu¹⁰. Enfin, le troisième implique une réduction à l'absurde de la théorie : puisque la chimère n'est précisément rien du tout, cet *ita esse*, vérificateur de toute proposition n'est lui-même rien du tout¹¹.

Il est en réalité étonnant que Buridan critique la théorie du *significabile complexe* pour des raisons ontologiques, alors que les premiers promoteurs de la théorie, notamment Adam Wodeham, avaient tenté d'esquiver cette question. Ce dernier avait ainsi par avance neutralisé la question du statut ontologique du signifié de la proposition en soutenant que la question n'appelle pas de réponse intelligible dans ce cas-là¹². Cela

⁹ THIJSEN 1989 ; DE LIBERA 2002, p.175.

¹⁰ Echo de la condamnation parisienne de 1241, dont la reprise dans le contexte des articles condamnés de Nicolas d'Autrecourt est admirablement analysée dans DE LIBERA 2002, p.177-187.

¹¹ *QM* VI, q.8, fol.38va : « Si autem dicatur quod ab aeterno ita erat hoc erat coeternum deo : et tamen non ponitur esse deus : et hoc videtur inconveniens et contra fidem : et etiam quia ita esse vel esset creator vel creatura vel nihil plusquam chimera : et nullus dicit quod sit creator : et si esset creatura tunc esset aliqua creatura eterna quod esset contra fidem. Et si nihil sit plusquam chimera tunc sicut verum est dicere quod nunquam esset chimera vel fuit : ita verum est dicere quod nunquam est ita esse vel fuit : et sic se habet propositum. » *S* c.1, soph.5 (Biard, p.55); cf. DE LIBERA 2002, p.164-177 ; 202-217 ; 300-317

¹² ADAM WODEHAM, *Lectura secunda* I, d.1, q.1 (Gál-Wood I, p.195) : « Dices, 'hominem esse animal' aut est aliquid aut nihil. Dico quod neutrum est dandum, sed quod non est aliquid, sed est hominem esse aliquid, ut dictum est. Ita quaeram a te : populus aut est homo aut non homo ? Neutrum est dandum, sed quod non est homo sed homines... Magis tamen proprie responderetur quod 'hominem esse animal' non est 'quid' sed 'esse quid' ».

éclaire une remarque de Grégoire de Rimini à propos de *aliquos*, peut-être Wodeham lui-même, qui refuseraient l'inférence suivante¹³ :

(6) [*p*] n'est pas quelque chose ; donc [*p*] n'est rien

Cette inférence aurait en effet été proscrite par Wodeham qui veut sortir le *significatum totale propositionis* de l'alternative du quelque chose et du rien.

De fait, le caractère ontologique de la critique buridanienne s'explique mieux par le contexte parisien dans lequel s'élabore sa pensée, puisque la version la mieux connue de la théorie initiée par Wodeham, celle de Grégoire de Rimini, admet que les *complexe significabilia* sont des choses (*res*) au sens le plus large du terme¹⁴. Reprenons la position grégorienne, désormais bien connue des historiens de la philosophie : *res* peut s'entendre en trois sens, en un sens très large (*communissime* = *res#1*), en un sens moins large (*res#2*), au sens d'une essence ou entité existante (*aliqua essentia, entitas existens* = *res#3*). Cette tripartition est présentée par Buridan comme épuisant tous les modes d'être et ne concerne donc pas spécifiquement les signifiants. Au sens le plus large, est une chose tout ce qui est signifiant, complexement ou incomplexement. Ce niveau inclut les *complexe significabilia* et *res#2* est un sous-ensemble *res#1*. Cependant, seuls les signifiants qui ont lieu, les faits qui sont les vérificateurs des propositions vraies sont des choses au sens moins large, c'est-à-dire au sens de ce qui est vraiment (*vere esse* = *res#2*). Les autres signifiants, ceux qui ne sont pas des faits appartiennent seulement à *res#1*¹⁵. Tout ce qui appartient à ces deux ensembles est une *res* ou un *aliquid* ou encore un *obiectum*, mais tout cela s'oppose à ce qui *est* véritablement, ce qui est un *ens*. Or ce qui n'est pas un être existant n'est rien (*nihil*). Ainsi, Grégoire parvient à la même conclusion que Buridan, puisque lui aussi admet qu'en un sens les *complexe significabilia* ne sont rien. La dispute semble parvenue à son terme et semble devoir se réduire à une pure dispute verbale. Mais tout dépend de ce que l'on entend par « en un sens ». Pour Grégoire, les signifiants ne sont rien d'existant, au sens où une substance concrète ou un accident existent. Cependant, ils ne sont pas rien absolument parlant, et il y a certainement un engagement ontologique à des états de choses dans la

¹³ GREGOIRE DE RIMINI, *Lectura I*, prol., q.1, a.1, Trapp-Marcolino I, p.9.

¹⁴ GREGOIRE DE RIMINI, *Lectura super Primum et Secundum Sententiarum*, prologus, q. 1, a. 1 (Trapp-Marcolino I, 8-10) ; HUGOLIN D'ORVIETO, *Commentarius in quattuor libros sententiarum*, prologus, q.1, a.2. La distinction des sens de *res* du plus ample au plus étroit est devenue un lieu commun au moins depuis Duns Scot (cf. *Quodlibet* q.3, n.2 ; *Ordinatio* II, d.1, q.2, n.76 (Vat. VII, 41) ; DE LIBERA 2002, p.97.

¹⁵ La distinction entre les deux sens de *res* séparés de la réalité des choses concrètes me paraît sous-estimée dans l'analyse de la position grégorienne proposée par DE LIBERA 2002, p.253. Celui-ci pense que la théorie des *complexe significabilia* est centrée sur une équation fondamentale : sens d'une proposition = contenu d'une pensée = vérificateur de la proposition. Cette équation ne peut caractériser toute la théorie, sans quoi elle ne disposerait plus d'un moyen d'opérer une distinction entre le contenu significatif d'une proposition et le fait qu'elle soit vraie. C'est du reste le sens de la critique buridanienne contenue dans le chapitre 2 des *Sophismata*. De Libera cherche un moyen de séparer cependant les propositions vraies des fausses, en attribuant la vérité à Dieu, *prima veritas* qui fonctionne comme un « archi-truthmaker » et la fausseté à une *prima falsitas* (DE LIBERA 2002, p.255-257).

théorie grégorienne. Pour Buridan à l'inverse, tout ce qui n'est pas une entité concrète singulière, n'est rien : il n'y a aucune place pour des états de choses abstraits, ni même à des faits si ces derniers ne sont pas réductibles à ces entités concrètes.

Mais, avant de poursuivre l'analyse du statut ontologiques des signifiants complexement, nous devons nous pencher sur le traitement des propositions négatives et la critique qu'en fait Buridan. Pour le partisan des *complexe significabilia*, toute proposition a un signifié propre, ce qui inclut les propositions négatives et par conséquent les propositions négatives vraies sont rendues vraies par des faits négatifs, c'est-à-dire par des signifiants qui ont lieu ou encore sont des *res*^{#2}. Ainsi Adam Wodeham esquisse un premier argument en faveur des signifiés complexes :

Huius 'homo non est asinus' obiectum est 'hominem non esse asinum', nec 'hominem non esse asinum' est propositio nisi sumendo materialiter vel simpliciter, pro signo scilicet, quia si nulla propositio esset, adhuc homo non esset asinus (Adam Wodeham, in Perler 1990, p.298, \$\$\$)

Dans ce raisonnement indirect, Wodeham cherche surtout à distinguer l'objet signifié par la proposition de la proposition elle-même. Même si la proposition « l'homme n'est pas un âne » n'existait pas, ce serait encore un fait que l'homme n'est pas un animal. Mais cela ne suffit pas à établir que les faits négatifs sont les seuls candidats au rôle de vérificateurs des propositions négatives vraies. A cette fin, Wodeham emploie un autre argument, concernant cette fois le rôle pour la signification des signifiés propositionnels : soit deux propositions contradictoires « Dieu est Dieu » et « Dieu n'est pas Dieu ». Puisqu'elles sont contradictoires, elles ne doivent pas signifier la même chose. Cependant, elles ne diffèrent que par la présence dans l'une de la particule « non ». Or il s'agit d'un terme syncatégorématique (comme d'ailleurs la copule « est ») qui ne signifie rien par lui-même, mais modifie seulement la signification complète de la proposition. Par conséquent, l'adversaire de Wodeham, celui pour qui le signifié d'une proposition n'est rien d'autre que le signifié des termes catégorématiques qui la constituent devrait soutenir que les deux propositions signifient exactement la même chose, à savoir Dieu¹⁶. Inversement, celui qui soutient que toute proposition possède un signifié adéquat est en mesure de rendre compte de la différence de signification. Il en conclut indirectement que les propositions négatives ont un signifié négatif propre.

Le raisonnement de Wodeham se situe principalement sur le plan de la signification. Avec Grégoire de Rimini, l'acceptation de vérificateurs négatifs ne fait pas de doute. Il y a de sa part un engagement ontologique à de telles entités, ce qui se traduit par l'introduction des signifiants négatifs

¹⁶ ADAM WODEHAM, *Lectura secunda*, I, d.1, q.1 (Gál-Wood I, 184) : « Volo igitur quod in anima istius simul sint duae propositiones « Deus est Deus », « Deus non est Deus ». Ad formationem unius causabitur assensus, ad formationem alterius causabitur dissensus. Et si non ipsis complexis – quod esset propositum principale—igitur eidem penitus scilicet Deo. Et confirmatur : quia contradictoria – etiam per istum – significant omnino idem, aliter non essent, ut dicit contradictoria. » Wodeham s'oppose ici à Gauthier Chatton. Cf. THIJSEN 1990.

de propositions vraies parmi les *res*#2¹⁷. Le raisonnement par lequel il introduit le nécessaire recours aux signifiants négatifs semble reposer sur la conviction que la relation de vérification est immédiate et l'une de ses conséquences, à savoir que la vérité d'une proposition ne peut découler de la fausseté d'aucune autre proposition. A l'appui de ce second point se trouve l'idée que la fausseté n'est pas primitive, qu'il n'y a pas de non-faits qui rendraient fausses toutes les propositions leur correspondant, ni une *prima falsitas*¹⁸.

En appliquant ces principes, on peut reconstituer ainsi l'argumentation de Grégoire : si $\sim p$ est vraie c'est parce que $[\sim p]$ est un fait. Et il est impossible que $\sim p$ soit vraie en raison de la fausseté de p , parce que le faux présuppose le vrai. Enfin il est impossible que $\sim p$ soit vraie par l'incompatibilité de $[p]$ avec un fait $[q]$, parce que, dans la théorie grégorienne, la relation de vérification s'appuie sur la relation de signification : or $\sim p$ ne signifie ni $[p]$ ni $[q]$ ni leur incompatibilité. La théorie grégorienne des propositions fausses implique donc l'admission de faits négatifs. C'est dans ce sens un fait que l'homme ne soit pas un âne ou que la chimère que ne soit pas¹⁹.

C'est précisément sur cet aspect de la théorie du *complexe significabile*, son admission de vérificateurs négatifs, que se concentre la seconde critique buridanienne. Ainsi dans les *Questions sur la Métaphysique*, IV, q.10, Buridan admet que l'on peut entendre par négation le « signifié total d'une proposition négative ». Se pose la question de savoir si, en ce sens, une négation est quelque chose ou rien. La discussion porte sur le signifié d'une proposition négative fausse et l'intègre au dilemme de l'*aliquid* et du *nihil*. Soit, par exemple, la proposition « Dieu n'est pas », dont le signifié est désigné par « Dieu ne pas être » (ou « que Dieu ne soit pas »). Ce « Dieu ne pas être » n'est ni (a) identique à Dieu lui-même ni (b) différent de Dieu, donc il n'est rien. Buridan justifie ainsi le rejet de (a) : la proposition serait vraie puisque son signifié, i.e. Dieu, existe. En d'autres termes, selon (a), « Dieu n'est pas » aurait un vérificateur (*correspondantia in re*) et serait donc vraie. Mais c'est impossible, puisque la proposition énonce précisément l'inexistence de Dieu²⁰. Cela peut s'étendre aux autres propositions : « l'homme n'est pas un animal » aurait

¹⁷ \$\$\$ in Perler 1990, p.362-4 ; cf. DE LIBERA 2002, p.192-95.

¹⁸ De Libera ne peut avoir raison, lui qui attribue à Grégoire de Rimini une théorie de la *prima falsitas*, cause de la fausseté des *complexe* faux, par analogie avec Dieu, cause de la vérité des *complexe* vrais. D'ailleurs les passages cités à l'appui de son interprétation sur ce point précis sont tirés de Thomas Bricot (DE LIBERA 2002, p.257).

¹⁹ GREGOIRE DE RIMINI, *Lectura* I, prol. q.1, a.1, in PERLER 1990, p.370 : « 'hominem esse animal' est verum, quia homo est animal et 'hominem non esse asinum' est verum, quia homo non est asinus, et sic de aliis ».

²⁰ *QM* IV, q.10, f°20ra : « Tunc arguo quod isto modo negatio nihil est : quia deum non esse non est aliquid aliud quam deus : quod non posset assignari ex parte rei quid esset vel ubi esset ; sic etiam deum non esse non est deus : ergo deus non esse nihil est : probo igitur quod deum non esse non est deus dupliciter. Primo quia si deum non esse esset deus : sequitur quod ista propositio deus non est, haberet ex parte rei veram correspondentiam scilicet ipsum deum : ideo ipsa esset vera quod tamen est impossibile. »

un vérificateur, si le fait que l'homme ne soit pas un animal était identique au sujet de la proposition, i.e. l'homme, et la proposition serait donc vraie, ce qui est faux. Le rejet de (b) présuppose quant à lui l'argument ontologique contre les *complexe significabilia* : puisque l'on ne peut dire ce qu'est le fait que Dieu ne soit pas, on ne peut en conséquence dire qu'il est autre chose que Dieu. Buridan invoque ici le principe aristotélicien selon lequel rien n'est identique ni ne diffère du non-être *Non enti enim nihil est idem vel diversum* (*S c.1, s.5, éd. Scott p.21*)²¹.

Dans un second temps, l'argument est étendu aux négations vraies, comme la proposition nécessaire « une pierre n'est pas un âne » (*lapis non est asinus*). Il n'y a pas de fait négatif en vertu duquel cette dernière est vraie. En effet, le fait qu'une pierre ne soit pas un âne (*lapidem non esse asinum*) est soit (a) identique aux pierres, aux ânes ou aux deux ; soit (b) distinct de l'un ou l'autre ou des deux à la fois. Buridan rejette (a), parce que la proposition peut être vraie sans qu'existent ni un âne ni une pierre²². Or cela rejoint précisément le partisan des significables complexement qui prenait appui sur ce point afin de soutenir leur réalité, indépendante de celle des référents des termes de la proposition. En témoigne ce passage :

Alors l'homme ne courrait pas, donc c'était un fait que l'homme ne courrait pas (*ita erat quod homo non currebat*). Mais, c'est établi, qu'il en soit alors ainsi n'était ni un homme, ni la course, ni la conjonction de l'homme et de la course, ni une proposition, puisque rien de tout cela n'existait. Et ce n'était pas Dieu parce qu'il était contingent qu'il en fût alors ainsi, alors que Dieu est toujours nécessaire. En outre, ce qui était ainsi est signifié par la proposition 'l'homme ne courait pas', proposition par laquelle Dieu est signifié. Donc cet être ainsi (*ita esse*) était un significable par complexe (*complexe significabile*), distinct de chacune des choses énumérées ci-dessus et non pas identique à l'une d'entre elles (*S c.1, soph. 5, Biard p.23 ; Scott p.23*)²³.

L'adversaire de Buridan procède ici par exclusion successive à partir du postulat initial qu'il y a des vérificateurs négatifs, autrement dit : si une proposition négative $\sim p$ portant sur des entités inexistantes est vraie, c'est un fait que $[\sim p]$ a lieu. Or, dans la situation envisagée par Buridan, ce fait ne peut être identifié ou réduit à aucune entité désignée par les termes, puisqu'il n'y a pas d'entités de ce type. Il est également exclu dans ce cas que l'entité servant de vérificateur soit Dieu. Buridan avance deux arguments admis par les partisans des *complexe significabilia*. Tout

²¹ Aristote, *Métaphysique*, 1054b18-22

²² *QM IV*, q.10, f°20rb. Buridan développe en outre un argument modal fondé sur la nécessité de l'identité pour rejeter l'identification des signifiés des propositions négatives aux sujets de ces propositions ; *ibid.* f°20rb. Qu'est-ce qui rend vraie une négation contingente comme « l'homme n'est pas blanc » ? Les adversaires de Buridan soutiennent que c'est le fait que l'homme ne soit pas blanc (*hominem non esse album*). Mais qu'est-ce que ce fait à son tour ? Ce ne peut pas être la blancheur, précisément puisque c'est son absence (*carentia*) qui est désignée ici. Il reste donc que cela soit un homme ou rien. Or cela ne peut pas être un homme. En effet, soit un individu *i* qui à *t1* n'est pas blanc et à *t2* est blanc. Puisque *i* est persiste de *t1* à *t2*, en raison de la nécessité de l'identité, on a : Nécessairement (*i* à *t1* = *i* à *t2*). Mais on a admis : « *i* n'est pas blanc à *t1* » et « *i* est blanc à *t2* ». Donc le fait d'être blanc à *t1*, supposé rendre vraie la proposition, est à la fois identique à *i* et contingent. Mais *i* est nécessairement identique à lui-même. Si l'identité est transitive, cela génère une situation contradictoire.

²³ Commenté dans DE LIBERA 2002, p.205-6.

d'abord, Dieu est un être nécessaire alors que $[\sim p]$ est contingent, dont l'indice est qu'il y a un moment du temps au cours duquel $[p]$ a lieu²⁴. (Cela suggère que les signifiants tels que les envisage Buridan sont des types et non des occurrences, du moins tant qu'ils ne sont pas complétés par un index temporel). Ensuite, dans la mesure où aucun des termes figurant dans la proposition « un homme ne court pas » ne signifie Dieu, le signifiant complexement désigné par la proposition toute entière ne peut désigner Dieu lui-même : on reconnaît ici l'idée que nous trouvons implicitement à l'œuvre chez Rimini, à savoir que la relation de vérification est parallèle à la relation de signification. Telle est la manière dont procède la reconstruction buridanienne de l'argument en faveur des *complexe significabilia*. Comme on le constate, celui-ci met en évidence l'avantage apparent de cette théorie pour rendre compte des conditions de vérité des propositions dont les termes ne dénotent aucune entité existante.

Buridan admet chacun des arguments précédents mais il rappelle sa thèse sur l'irréalité des *complexe significabilia* ce qui le conduit à considérer la séquence argumentative précédente comme une réfutation de le postulat initial, à savoir que si $\sim p$ est vraie, c'est un fait que $[\sim p]$ a lieu. Le maître picard soutient la conclusion opposée :

Quand on soutient qu'alors l'homme ne courait pas, je l'accorde, mais quand on infère « c'était donc un fait que l'homme ne courait pas » (*ita erat quod homo non currebat*), je réponds qu'en ce sens, c'était un fait que quelque chose était, qui n'était pas un homme en train de courir, à savoir Dieu. » (*S* c.1, sol. du soph.5, Biard p.73)

Ce passage est déconcertant au premier abord : pourquoi Buridan mentionne-t-il Dieu comme possible vérificateur de la proposition « un homme ne courait pas », alors que, comme nous le verrons, les propositions négatives n'ont pas besoin de vérificateur ? Une première réponse est qu'il adopte provisoirement la perspective de ses adversaires et admet l'exigence universelle d'un vérificateur. Mais Dieu n'est pas un vérificateur acceptable pour un partisan des *complexe significabilia*, car il deviendrait l'unique vérificateur de toutes les vérités négatives. En effet, celui-ci soutient qu'à toute proposition vraie correspond un vérificateur qui lui est propre, distinct de tout autre vérificateur, ce qui correspond dans la philosophie contemporaine à un maximalisme des vérificateurs.

Cependant, la référence à l'existence de Dieu pourrait revêtir une fonction plus importante, relativement à la propre conception buridanienne des propositions, comme entités concrètes existantes.²⁵ Ainsi, il est possible qu'aucun être n'existe et donc la proposition suivante est possible : « aucun être n'est conçu par un entendement créé »²⁶. On semble pouvoir en inférer que la proposition peut être vraie. Buridan rejette cette conclusion. Une proposition est en effet une entité concrète, existant à un moment et dans un lieu définis. Ce qu'asserte une proposition peut être le cas sans que la

²⁴ Il y a une difficulté ici sur la contingence qui semble se réduire à l'absence d'éternité. En effet, avant la création, il est impossible que $[p]$ ait lieu dans le cas où p désigne : « l'homme court ».

²⁵ Cf. KING 1985, p.8, p.25 et *passim*.

²⁶ L'existence de Dieu et le fait qu'il pense sont en effet absolument nécessaires.

proposition ne soit vraie pour autant, si elle n'existe pas²⁷. En transposant cela dans le langage des mondes possibles, on dira qu'une proposition p est possible si elle signifie ce qui a lieu dans un monde possible w , mais p n'est vraie que si elle existe dans w . En outre, une proposition écrite ou orale n'est une proposition au sens strict que si elle signifie une proposition mentale, parce qu'une proposition n'est pas seulement une occurrence, mais également une assertion. Par conséquent, la proposition *nullum ens intelligitur*, pour être vraie dans w , devrait exister et être pensée dans w . Il faut donc qu'il existe au moins un être pensant et, s'il existe un tel être, alors il y a au moins un être qui est conçu (i.e. celui qui pense la proposition). Donc cette proposition ne peut pas être vraie²⁸. De même, dans le cas de figure initial, une condition nécessaire pour que la proposition « Socrate ne court pas » soit vraie est que cette proposition existe, c'est-à-dire que sa contrepartie mentale soit pensée. Puisque, par hypothèse, aucun être créé n'existe, il faut ainsi que Dieu pense cette proposition.

En accord avec la tradition terministe, Buridan soutient par conséquent que la signification est une relation sémantique insuffisante, tant pour rendre compte des conditions de vérité des propositions, que pour fournir un fondement ontologique adéquat à la vérité elle-même. Nous avons vu par quels arguments il établit ce point en ce qui concerne la signification propositionnelle. Il en va de même pour la signification des termes.

Il convient au préalable de rappeler quelques éléments concernant la notion de signification en général. L'une des particularités de la sémantique buridanienne est de combiner au sein d'une même théorie deux conceptions différentes de la signification : selon la première, héritée de Boèce, la signification est une relation cognitive à un certain contenu signifié — elle est ce qui constitue une intellection²⁹ ; selon la seconde, fondamentale chez

²⁷ Cet aspect de la théorie des propositions de Buridan est essentiel à sa résolution des *insolubles* ; cf. *S c.8*, soph. 1 et 2, en particulier soph. 1, concl. 3 (Biard p.231) ; *QA*, III, q.15, concl.2 : « Unde ista propositio : *nulla propositio est negativa*, non potest esse vera, nec enim quando est nec quando non est ; tamen non obstante ipsa est possibilis, quia sic potest esse sicut ipsa significat : si enim nulla propositio mundi esset quod est possibile ; sic esset sicut ipsa modo significat. » Le partisan des *complexe significabilia*, indissociablement vérifacteurs et porteurs de vérité, est *a priori* dans une position plus confortable, puisqu'il peut soutenir sans la nouvelle distinction buridanienne la validité de la conséquence suivante : « toute proposition est affirmative, donc aucune proposition n'est négative. » Si c'est un fait en effet que toute proposition est affirmative, alors c'est également un fait qu'aucune proposition n'est négative. L'admission de ce dernier fait négatif n'entraîne aucun paradoxe.

²⁸ *QA*, III, q.15, concl. 2a, notamment la fin : « igitur a primo ad ultimum quodocunque haec propositio esset vera : *nullum ens intelligitur, etiam haec esset vera : aliquod ens intelligitur.* »

²⁹ BOECE, \$\$\$: « Ipsa quidem secundum se dicta nomina sunt et significant aliquid. Constituit enim qui dicit intellectum et qui audit quiescit ». — Cf. *Introductiones Parisienses* (12e siècle, in L. M. De Rijk, *Logica Modernorum*, Assen, Van Gorcum, 1967, 2-2, p.371 : « Significatio sive significatus est illud quod principaliter datur intelligi per terminum » ; PIERRE D'ESPAGNE, *Tractatus*, éd. De Rijk, Assen, Van Gorcum, 1972, tr. 6, §2 : « Significatio termini, prout hic sumitur, est rei per vocem secundum placitum representatio ». GUILLAUME DE SHERWOOD, *Introductiones in Logicam*, éd. H. Brands-C. Kahn, Hamburg, Felix Meiner, 1995, ch.5, §1 : « Significatio est presentatio alicuius forme ad intellectum. »

Guillaume d'Ockham³⁰, la signification est une relation assignant à un signe une ou plusieurs choses singulières. L'essentiel est dans le contraste entre l'aspect purement intensionnel de la première conception de la signification, là où la seconde indique une relation de dénotation. Selon Buridan, les mots, parlés et écrits, possèdent d'abord une signification *in mente*, ils désignent un concept dans l'esprit qui est leur signifié immédiat et par lequel ils sont constitués comme signes (*S c.1*, Biard p.57) — ce qui correspond à la première conception de la signification. Les concepts eux-mêmes, qui, en tant qu'éléments du langage mental, comme chez Ockham, possèdent des propriétés sémantiques —, ont une signification *ad extra* lorsqu'ils dénotent une ou plusieurs entités. Cette signification *ax extra* des concepts constitue en outre le signifié ultime des termes parlés ou écrits (*S c.2*, Biard p.82-3. Lorsqu'un terme possède une signification *ax extra*, il s'agit d'un catégorème (comme « homme », « cheval » ou « blanc »)³¹. Lorsqu'au contraire il ne possède pas de signifié *ad extra*, mais seulement une signification *in mente*, il s'agit d'un syncatégorème (comme « tout » ou « non »)³².

Une caractéristique de la signification est qu'il s'agit d'une propriété pré-propositionnelle des termes. En outre, la signification d'un terme complexe est la somme des significations des termes qui le composent. Elle ne peut en conséquence fournir de condition de vérité des propositions, qui sont des termes complexes³³. Ainsi, dans la proposition : « l'homme est un âne », le concept désigné par le terme « homme » signifie tous les hommes et pareillement, le concept désigné par le terme « âne » désigne tous les ânes (*S c.2*, soph.5, Biard p.80 ; concl.8, p.89). Si les conditions de vérité des propositions relevaient de la seule signification des termes, la proposition précédente serait alors vraie à la seule condition qu'il y ait des hommes et qu'il y ait des ânes.

C'est pourquoi la vérité doit dépendre d'une autre propriété sémantique des termes, la supposition³⁴. Il s'agit de la référence d'un terme pris en contexte propositionnel, lorsqu'il exerce la fonction de sujet ou de prédicat. Reprenant certains éléments de la théorie ockhamiste de la supposition, Buridan pose qu'un terme *t* suppose pour une entité *x* dans une proposition *p* si et seulement si une proposition « ceci est *t* » est vraie quand « ceci » signifie *x*³⁵. Ainsi dans la proposition « un homme est blanc », le

³⁰ OCKHAM, *Summa Logicae*, I, 33 (*Opera Philosophica*, I, p.99-100). Ockham n'élimine pas cependant l'élément cognitif de la signification, mais il lui confère une place secondaire. C'est parce que l'esprit est en contact avec un cheval par exemple qu'il forme le concept de cheval, qui dénotent les chevaux et par là-même « donne à penser » les chevaux.

³¹ Buridan, *TS*, p.190 : « non solum significant conceptus quos immediate significant, sed etiam res illis conceptibus conceptas, et sunt per se subicibiles et praedicabiles 'homo', 'lapis', 'albedo'. »

³² *TS* p.190 : « praeter conceptus quos immediate significant, nihil significant, nisi forte ea quae termini quibus adiunguntur significant, ut istae dictiones 'non', 'vel', 'ergo'.... ». Cf. OCKHAM, *Summa Logicae*, I, 4 (*Opera Philosophica* I, p.15).

³³ Cf. Section suivante.

³⁴ *S c.2*, concl.8 (Biard, p.89).

³⁵ *TS*, p.181 : « solus talis terminus est innatus supponere et omnis talis qui, aliquo demonstrato per illud pronomem 'hoc' aut aliquibus demonstratis per hoc pronomem 'haec' potest vere affirmari de

terme « homme » suppose pour tout individu tel que si « ceci » signifie cet individu, alors « « ceci est un homme » est une proposition vraie. Buridan partage également avec Ockham le primat accordé à la supposition personnelle, qui est selon la tradition la référence aux entités singulières auxquelles renvoient les termes. La précédente définition correspond en effet à la supposition significative, qui s'entend de la signification *ad extra*. Autrement dit, un terme suppose pour son signifié lorsqu'il fait référence à des choses individuelles extra-mentales. Comme nous le verrons plus bas, un terme qui dépourvu de signifié immédiat *in mente* ne peut avoir de supposition authentique, mais seulement, dans les propositions contenant des termes linguistiques ou intellectifs, une supposition matérielle.

Cela étant posé, une condition nécessaire et suffisante de la vérité d'une proposition particulière affirmative est que les termes, sujet et prédicat, aient une identité de supposit, ou encore supposent *pro eadem re vel pro eisdem rebus*³⁶. Les conditions de vérité sont conçues sur le mode de l'intersection des extensions des termes figurant dans la proposition. Comme nous l'avons dit, la signification *ad extra* assigne la limite de cette extension, mais le contexte propositionnel est susceptible de la faire varier. « Un homme est blanc » est une proposition vraie si et seulement si les termes « homme » et « blanc » supposent pour une même entité, composée d'un substrat individuel et d'un accident singulier adhérent à ce substrat (telle blancheur, *per modum adiacentis*). Buridan en infère que la transformation de la proposition en infinitive (*hominem esse album* ; qu'un homme soit blanc) ne doit pas nous conduire à admettre autre chose qu'un homme blanc. La forme nominalisée (infinitive) de la proposition est en supposition matérielle, autrement dit, elle fait référence à elle-même. L'usage du *dictum* est un moyen de mentionner la proposition normale lorsqu'on lui attribue un prédicat intentionnel comme « est vrai », « est pensé », etc. (*S* c.3, Biard, p.106). Ainsi, une proposition n'est pas le nom d'un état de choses, et la forme nominalisée de la proposition ne fait pas référence à une autre entité que celles désignées par le sujet et le prédicat de la proposition elle-même. Puisque la vérité dépend de la supposition des termes, on peut dire avec Alain de Libera que le vérificateur de « Socrate est blanc » n'est pas l'état de choses exprimé par le *dictum* de cette proposition « que Socrate est blanc » mais Socrate lui-même³⁷.

Il semble ainsi que Buridan ne rejette pas l'idée de vérificateur caractéristique des théories réalistes de la vérité, mais que ces vérificateurs doivent se conformer aux exigences d'une ontologie réiste qui ne laisse pas de place aux états de choses. Cependant l'analyse des propositions négatives et des propositions fausses révèle un autre aspect de sa théorie :

isto pronomine »; *S* c.3, Biard, p.104. — Cf. OCKHAM, *Summa Logicae* I, c.63 (OP I, 199-200); MICHON 1994, ch.5-6.

³⁶ Le résumé contenu dans *S* c.2, concl.9-14 (Biard p.89-94). Plus précisément, une proposition A est vraie si et seulement si P suppose pour tout ce pour quoi suppose S et une proposition I est vraie si et seulement si quelque chose pour quoi suppose S est ce pour quoi suppose P. Cf. KING 1985.

³⁷ Cf. DE LIBERA 2002, p.300-317, en particulier p.313.

d'une manière générale la position de Buridan révèle les difficultés d'une ontologie réiste face au problème des vérités négatives³⁸.

Soit une proposition négative singulière vraie: « Socrate n'est pas blanc ». Selon Buridan, cette proposition ne requiert aucun vérifacteur pour être vraie : *veritas negative nihil exigit in re* (*QM*, IV, q.10, fol.23va). Il n'y a pas de faits, *a fortiori* pas de faits négatifs, comme le fait que Socrate ne soit pas blanc qui rende vraie cette proposition. Ceci introduit une asymétrie importante avec le cas des vérités affirmatives. Une proposition négative vraie implique et est impliquée par la fausseté de la contradictoire. La fausseté d'une proposition *p* est première par rapport à la vérité de *non-p* :

A la vérité d'une proposition négative, aucune chose conforme n'est requise : mais il suffit qu'il n'y ait pas de conformité pour l'affirmative contradictoire. (*QM* VI, q.8, f° 39ra)

Or Buridan admet qu'il y a deux causes de fausseté pour une proposition : (i) le sujet ne suppose pour rien ; (ii) le sujet et le prédicat supposent bien pour quelque chose, mais ne supposent pas pour le même. Dans les deux cas, c'est une absence — absence de dénotation du sujet ou absence d'identité des supposés du sujet et du prédicat — qui rend compte de la fausseté d'une proposition³⁹. Le premier point, l'absence de supposition du sujet, est important et se rattache aux discussions du XIII^e siècle sur la *constantia subiecti*⁴⁰. Les propositions affirmatives ont une implication existentielle, ce qui en retour décharge les propositions négatives de toute portée existentielle. C'est sans doute la raison pour laquelle Buridan pense être en mesure de résoudre la question des vérités négatives sans recourir à une quelconque entité, à l'encontre de la théorie des *complexe significabilia* : la simple absence de vérifacteur pour la proposition affirmative contradictoire est un fondement suffisant pour la vérité de la proposition négative. L'asymétrie entre affirmations et négations vraies se caractérise ainsi par une dualité entre, d'un côté, la conviction que la vérité dépend de l'existence d'une ou plusieurs choses dans le cas des vérités affirmatives et, d'un autre côté, l'adhésion implicite à une conception déflationniste dans le cas des vérités négatives.

Néanmoins Buridan ne peut complètement esquiver la question du fondement ontologique de ces dernières. Supposons que la proposition « Socrate n'est pas blanc » soit vraie et que néanmoins Socrate existe ainsi qu'une certaine blancheur. Toutes les entités requises pour la vérité de « Socrate est blanc » sont présentes. La différence provient seulement de l'inhérence (*adiacentia*) ou non de l'accident singulier dans Socrate, qui

³⁸ Cf. ARMSTRONG 2004, ch.5.

³⁹ *QM* VI, q.8, fol.39ra : « Alia conclusio ponitur quod ad falsitatem affirmative nulla est causa : quia nihil requiritur in re significata vel in rebus significatis : quia sufficit quod sit formata et non vera : si cum sit formata et non vera sequitur quod ea falsa ; modo ad hoc quod non sit vera non opus aliquid esse a parte rei significate : sed sufficit non esse causam propter quam esset vera si esset vera. »

⁴⁰ Cf. DE LIBERA 2002, p.35-62.

apparaît ainsi comme une donnée première ou inanalysable⁴¹. Il ne semble pas que Buridan ait résolu cette difficulté classique pour le nominalisme réiste.

La théorie buridanienne permet de faire l'économie de *complexe significabilia* comme vérifacteurs en leur substituant des entités concrètes singulières pour les affirmations et en reléguant assez loin le problème ontologique dans le cas des vérités négatives. Tournons maintenant vers le problème de la signification des propositions fausses et en particulier des propositions impossibles, par exemple « l'homme est un âne » ou « Dieu n'est pas ». Considérons ce dernier cas. Selon Buridan, si l'on admet :

(7) « Dieu n'est pas » signifie le fait que Dieu ne soit pas (*Deum non esse*),

alors il faut admettre également la transformation passive :

(8) Le fait que Dieu ne soit pas est signifié par « Dieu n'est pas »

Or cette proposition est affirmative, aussi sa vérité requiert-elle l'existence de son sujet. Il faudrait donc que la proposition suivante soit vraie :

(9) Le fait que Dieu ne soit pas est

Or, en raison de la critique des *complexe significabilia*, Buridan a d'emblée rejeté la proposition qui précède comme fausse⁴². D'après lui, le fait que Dieu ne soit pas n'est rien (*S* c.1, sol. du soph.3, Biard p.71), alors que le fait que Socrate soit blanc est certes quelque chose, mais n'est rien d'autre que Socrate. Mais en niant (9), il faut également par implication converse, nier les deux propositions précédentes :

Donc la proposition « qu'un homme soit un âne est signifié » est affirmative et pourtant son sujet ne suppose pour rien, car qu'un homme soit un âne, cela n'est rien, et ne peut rien être ; donc cette proposition est fausse, d'où il s'ensuit que celle-ci est vraie : « qu'un homme soit un âne n'est pas signifié par une telle proposition ». On prouverait de la même manière : qu'un homme soit un âne ne peut être compris, ni pensé (*opinari*), etc. (*S* c.2, concl.3, Biard p.84 ; cf. *QM* IV, q.10, f° 23va)

Dès lors, la difficulté à laquelle Buridan doit faire face est la suivante : sa théorie implique que si p est une proposition impossible, cette proposition ne signifie rien et rien ne peut être signifié par cette proposition. L'étape cruciale est l'acceptation de la transformation passive évidente en apparence :

(10) p signifie $[p]$; donc $[p]$ est signifié par p .

En effet, l'antécédent peut être ontologiquement neutre. Mais le conséquent implique l'admission d'états de choses. Si aucun état de choses ne peut être le signifié de p (cas où p est une proposition impossible), il faudrait concéder à première vue que p ne signifie rien. Puisque les propositions sont d'abord mentales, cela revient à dire que l'on ne peut

⁴¹ *QM*, IV, q.10, fol.23va : « Sed veritas negative nihil exigit in re : immo potest esse vera sive nihil correspondeat in re sive correspondeat res, cui tamen non adiacet dispositio significata per praedicatum. »

⁴² L'acceptation de la transformation passive par Buridan n'est pas unanimement acceptée au XIV^e siècle : ainsi Pierre d'Ailly, lui-même adversaire des *complexe significabilia*, conteste la validité de cette conversion (PIERRE D'AILLY, *Conceptus et insolubilia* f°13vb, cf. DE LIBERA 2002, p.213).

penser ce qui est impossible. Or cette conclusion paraît inacceptable : penser que la diagonale est commensurable au côté du carré paraît parfaitement possible. On peut penser que le vide existe. Enfin on peut penser qu'une chimère est possible⁴³. La difficulté propre à la position buridanienne est de rendre raison de ces possibilités, compte tenu de sa critique des *complexe significabilia*.

2 *Chimaerae*, conception et référence

Jusqu'à présent, la possibilité de concevoir le non-être a été envisagée du point de vue propositionnel. Et la difficulté précédente sur le signifié des propositions impossibles est liée à une forme d'ambiguïté de la notion de signification propositionnelle. Le meilleur indice de cette ambiguïté apparaît chez certains commentateurs. Ainsi, Alain de Libera peut écrire que, selon Buridan, « une proposition signifie exactement ce que la somme des termes catégorématiques qui la constituent signifient » selon ce que P.V. Spade a qualifié d'*Additive principle* (DE LIBERA 2002, p.212). Mais un peu plus bas, il écrit : « Buridan réduit la signification d'une phrase à celle du terme sujet de cette phrase » (DE LIBERA 2002, p.213-4). Si l'on s'en tient à ce dernier point, la proposition « la chimère est un animal » *ne signifie rien*. Mais dans ce cas, la signification doit être comprise comme une relation de référence à des entités extérieures au discours et à la pensée (la *significatio ad extra*). Au contraire, la signification propositionnelle décrite par l'*additive principle* n'est rien d'autre que la signification conceptuelle : dans ce sens, la proposition précédente signifie bien quelque chose, très exactement ce que signifient chacun des termes « chimère » et « animal ».

Cette ambiguïté de la signification propositionnelle provient d'une conception de la proposition l'assimilant à un terme complexe : une *complexio distans* distincte des autres concepts complexes (*complexiones indistantes*) par le fait que les éléments simples le composant sont unis par la copule, tandis que les *complexiones indistantes* sont seulement des concepts complexes composés de concepts simples⁴⁴. Le niveau sémantique fondamental est donc le concept, simple ou complexe, et la proposition ne constitue pas un niveau sémantique autonome. Aussi est-ce sur le plan des termes que doit se résoudre la difficulté initiale concernant ce que signifient des propositions portant sur des non-être impossibles.

Transposée au niveau conceptuel, notre précédente difficulté revient à ceci : si, au cas où il n'y a pas de chimères, un terme comme « chimère » ne signifie aucune chose, alors ce terme ne signifie pas plus qu'un simple son

⁴³ ASHWORTH 1977, p.69sq. ; PEREZ ILZARBE 1999, p.182sq. ; DE LIBERA 2002, p.216.

⁴⁴ *QM IV*, q.14, f° 23va : « Dico ergo quod apud intellectum est duplex complexio conceptuum : una potest vocari distans alia indistans. Distans vocatur quando in propositione predicatum complectitur cum subiecto mediante copula. Et hoc potest fieri affirmative vel negative : ut homo est animal homo non est animal. Sed complexio indistans vocatur quando adiectivum complectitur cum substantivo sine copula media. Et etiam potest fieri affirmative aut negative : ut homo albus homo non albus. »

vocal comme « bu » ou « ba »⁴⁵. Et pourtant, ce terme semble bien signifier quelque chose, dans la mesure où du moins il éveille une pensée dans l'esprit de celui qui entend ce terme. Mais nous avons distingué entre la signification conceptuelle et la signification des choses. La distinction entre supposition personnelle et matérielle est habituellement un critère suffisant pour savoir s'il est question du signifié immédiat d'un terme vocal ou écrit, ou de son signifié ultime : un terme vocal en supposition personnelle suppose en général pour son signifié ultime, la réalité signifiée par le concept mental. C'est seulement en supposition matérielle que le terme vocal suppose alors pour son signifié immédiat, le concept mental lui-même (S c.1, concl.8). Ainsi, lorsque le terme « chimère » ne figure pas dans une proposition en supposition matérielle, ce terme devrait supposer pour son signifié ultime, qui n'est pas un concept. Dans ce cas précis en outre, l'identification du signifié au concept est interdite puisque la chimère n'est pas tandis que le concept est une occurrence bien réelle dans l'esprit d'un individu⁴⁶. En conséquence, la reconnaissance du caractère significatif d'un terme comme « chimère » paraît nous amener à quelque chose comme un engagement ontologique aux signifiés de ce terme. Un raisonnement similaire est développé à de nombreuses reprises par Buridan. Ainsi, dans les *Questions sur la métaphysique* :

Illa nomina vacuum et chimera significant : et tamen non aliud significant quam chimeram et vacuum. Igitur chimera significatur per hoc nomen chimera et vacuum per hoc nomen vacuum : sed quod per nomen significatur intelligitur. Igitur chimeram et vacuum intelliguntur cum tamen nihil sint.

Ces noms 'vide' et 'chimère' signifient. Et ils ne signifient rien d'autre (*nihil aliud*) qu'une chimère et le vide. Donc une chimère est signifiée par ce nom 'chimère' et le vide par ce nom 'vide'. Mais ce qui est signifié par un nom est pensé (*intelligitur*). Donc une chimère et le vide sont pensés alors qu'ils ne sont rien (*QM IV*, q.14, 23rb)⁴⁷.

En raison de la nature de la relation de signification, si une certaine occurrence est un signe, il doit y avoir un signifié. Le nerf de l'argument réside dans l'application du principe naguère explicité par Gilbert Ryle sous le nom de « 'Fido'-Fido » : la signification d'un terme est l'objet correspondant à ce terme comme Fido correspond au nom 'Fido'. Dans sa version buridanienne, ce principe de signification pourrait s'énoncer ainsi :

(11) Si un terme *t* est significatif, alors quelque chose (*aliquid*) est signifié par '*t*'.

Dans l'argument, l'usage de ce principe permet de déduire successivement de « '*t*' est significatif » : « '*t*' signifie *t* », « *t* est signifié par '*t*' », en généralisant pour tout terme *t*, y compris le terme « chimère ». Or Buridan rejette l'application de ce principe dans le cas d'un concept comme celui de chimère. Cependant, il reconnaît explicitement le principe

⁴⁵ *QE*, q.17.

⁴⁶ *QPH*, I, q.2, éd. Van der Lecq, p.8 ; *Soph.*, c.1, concl.5, Biard p.60-1.

⁴⁷ Même argument, plus condensé dans *QE*, q.17, éd. R. Van der Lecq et H.A.G. Braakhuis, p. \$\$\$: « [H]ic terminus 'chymera' est significativus alicuius ; et non alterius quam chymere ; ergo chymera est significabilis. Quod autem hic terminus 'chymera' sit significativus alicuius patet, quia aliter non esset magis vox significativa quam 'bu', 'ba', quod est falsum. »

de signification, tant au niveau conceptuel qu'à celui des termes des langages oraux et écrits⁴⁸. La difficulté initiale, rendre compte de la signification des termes désignant ce qui est impossible, se concentre autour de la possibilité d'une neutralisation de la portée ontologique de ce principe.

Ceci est possible dans le cadre de la philosophie de la logique buridanienne au moyen d'une double distinction entre d'une part entre signification et supposition et d'autre part entre concepts simples et concepts complexes.

La supposition des termes est la seule fonction sémantique impliquant une forme d'engagement ontologique⁴⁹. Et tout terme significatif ne suppose pas pour quelque chose; certains supposent *pro nullo*. La première thèse est une conséquence de la définition de la supposition qui repose sur une forme de référence directe. La seconde thèse récuse le parallélisme de la signification et de la supposition. Elle ne prend son sens qu'à la lumière de la distinction entre concepts simples et complexes⁵⁰. Selon Buridan en effet, tout concept simple signifie une chose réelle, pour laquelle il suppose dans une proposition mentale où il figure. De même, tout terme vocal signifiant un concept simple a pour signifié ultime une chose et suppose pour elle⁵¹. Ainsi, le concept de cheval a pour signifié n'importe quel cheval, et lorsqu'il figure dans une proposition comme « tous les chevaux courent », il suppose pour l'ensemble des chevaux. En revanche, les concepts complexes peuvent signifier ce pour quoi ils ne supposent pas. Ainsi le concept complexe d'un homme blanc suppose seulement pour les hommes qui sont blancs, bien que le concept simple d'homme qui le compose signifie également ceux qui sont noirs⁵². Lorsque les parties composant le concept complexe sont incompatibles entre elles, comme par exemple avec le concept d'homme capable de hennir (*homo hinnibilis*), il s'agit alors d'un concept feint (*conceptus fictus*)⁵³. Buridan ne fournit pas de critère de la relation d'incompatibilité, mais dans la tradition post-

⁴⁸ *QPH I*, q.2, éd. Van der Lecq p.8 ; *S c.1*, concl.3 et 4 (Biard p.58-9).

⁴⁹ Nous évoquerons dans la dernière partie quelques doutes à propos de cette connexion entre référence et engagement ontologique.

⁵⁰ Ceci n'est pas parfaitement exact, car cela s'inscrit dans une distinction plus vaste entre *suppositio* et *appellatio* comme modalités de la signification au sein d'une proposition (*S c.4*, Biard p.122 ; cf. DE RIJK 1976 ; KING 1985). On peut dire que selon Buridan, tout terme signifiant ce pour quoi il ne suppose pas est un terme appellatif : « terminus enim omnis pro aliquo supponens et aliud pro quo non supponit significans appellat omne quod significat, aliud ab eo pro quo supponit » (*TS*, p.184 ; Peter King appelle cela le « remainder principle »). Le cas typique est celui d'un terme connotatif, comme « blanc » : ce terme signifie la blancheur, mais ne suppose pas pour elle dans la proposition « un blanc court », au contraire il suppose pour le sujet de cette qualité, par ex. Socrate. On a donc l'exemple d'un terme dont la supposition n'est pas intégralement déterminée par sa signification. Comme on le verra par la suite, un terme comme « chimère » est également un terme appellatif, dans la mesure cette fois où il ne suppose pour rien de ce qu'il signifie.

⁵¹ *QM IV*, q.14 : « omnis conceptus simplex categoricus supponit pro aliquo presente vel preterito vel futuro nisi restringatur eius suppositio. Et similiter omnis terminus vocalis a tali conceptu simplici sumptu supponit pro aliquo. »

⁵² *TS* p.184 ; *S c.1*, concl.6 et 7 (Biard p.62-3) ; cf. DE RIJK 1975, p.97.

⁵³ Il s'agit du cas extrême d'un concept purement appellatif (*TS* p.184-5).

scotiste, deux concepts sont incompatibles si leur combinaison enveloppe une *repugnantia*, c'est-à-dire une contradiction. Il doit s'agir par conséquent d'une incompatibilité logique⁵⁴. Celle-ci entraîne la *remotio suppositionis* du concept composé de ces concepts incompatibles⁵⁵. Autrement dit, le concept complexe d'homme capable de hennir ne suppose pour rien (*pro nullo supponit*), mais il continue de signifier tout ce que signifient séparément chacun des concepts simples le composant⁵⁶.

Enfin, tous les termes simples dans le langage oral ou écrit ne correspondent pas à des concepts mentaux simples⁵⁷. En particulier, selon Buridan, un certain nombre de termes comme « chimère » ou « vide » sont des noms de concepts complexes, dont les parties sont incompatibles entre elles, de telle sorte que le concept entier ne suppose pour rien, bien qu'il signifie chacune des entités désignées par les concepts simples le constituant. Ainsi « chimère » est le nom du concept complexe suivant :

Un animal composé d'éléments à partir desquels rien ne peut être composé (*Soph.*, c.1, concl.11, Biard p.68)⁵⁸.

« Chimère » figure bien ici comme le nom générique de l'ensemble des concepts fictifs, et non comme le nom d'une espèce naturelle fictive ou encore comme un nom propre. En ce sens il s'agit du nom d'un concept trivialement non-référentiel puisqu'il signifie toute composition de concepts incompatibles. La raison en est que l'ensemble des concepts incompatibles entre eux constitue une classe d'équivalence si l'incompatibilité est une relation de contradiction nécessaire⁵⁹.

⁵⁴ C'est l'interprétation de RONCAGLIA 1994. Cf. Jean Duns Scot, *Ordinatio* I, d.43, n.18 (Vat. VI, 360-361) : « Et ex hoc apparet quod falsa est imaginatio quaerentium impossibilitatem aliquorum, quasi in aliquo uno, quasi aliquid unum... sit ex se formaliter impossibile sicut Deus ex se formaliter est necesse esse... Sed omne 'simpliciter nihil' includit in se rationes plurium, ita quod ipsum non est primo nihil ex ratione sui, sed ex rationibus illorum quae intelligitur includere, propter formalem repugnantiam illorum inclusorum plurium ; et ista ratio repugnantiae est ex rationibus formalibus eorum, quam repugnantiam primo habent per intellectum divinum. »

⁵⁵ *TS* p.185 ; *S* c.1, conc.8 (Biard p.63-4).

⁵⁶ *QPH* I, q.2 \$\$\$; *TS* p.351. Ajoutons que les concepts « homo hinnibilis » et « homo non hinnibilis » signifient les mêmes choses, les hommes et les capacités de hennir, mais selon un *modus intelligendi* différent, le premier par une composition des concepts, le second par une division. Le premier est un concept fictif, tandis que le second est un concept vrai, qui suppose pour les hommes.

⁵⁷ *S* c.1, concl.10 et 11 (Biard p.65-9) ; *QM* IV, q.14, f°23va.

⁵⁸ *QM* IV, q.14, f°24ra : « nego quod hoc nomen « chimera » significat chimeram : immo significat omnia composita et omnia impossibilia componi. » Les commentateurs ont mis en avant l'aspect formel de cette description de la chimère, par contraste avec sa définition littéraire (une tête de lion, un ventre de femme et une queue de dragon) qui invite plus naturellement à admettre qu'un objet, certes impossible, correspond à cette description (cf. Biard dans sa note 1 p.68 de la traduction des *Sophismata* ; RONCAGLIA 1994). La définition « littéraire » apparaît parfois chez Buridan cependant : *QA* III, q.15, \$\$\$: « conceptus correspondens huic termino *chimaera* est complexus ex conceptu *ventris virginis* et ex conceptu *caudae piscis* ; et ergo tali conceptu non intelligimus chimaeram, sed intelligimus ventrem virginis et caudam piscis. »

⁵⁹ Cette question est esquivée par Buridan, mais donne lieu à un débat important au début du XVI^e siècle sur la question de savoir si le terme « chimère » est un terme transcendant comme « être » ; cf. ASHWORTH 1977, p.65-6. Il y a de ce point de vue une différence avec le concept de vide qui signifie l'ensemble des lieux et l'ensemble des corps sur le mode d'une exclusion qui est impossible dans la réalité. Une difficulté est de savoir si le terme « vide » est le nom d'un concept logiquement impossible ou bien seulement selon le cours naturel des choses (cf. RONCAGLIA 1994, p.266-69. Buridan ne discute pas cette question dans le contexte strict de la philosophie, mais il

La définition buridanienne de la chimère est nominale, ce qui implique la parfaite synonymie des deux expressions. Deux expressions sont synonymes si et seulement si elles signifient les mêmes choses et appellent (*appellans*) les mêmes choses. Or un terme simple, absolu, n'appelle rien, mais signifie seulement ce pour quoi il suppose. Ainsi la possession par un concept d'une définition nominale est le critère de sa complexité⁶⁰. Si deux expressions sont synonymes, il semble que l'on doive admettre qu'une proposition comme « la chimère est un être composé de parties qui ne peuvent être composées » est vraie. Mais par ailleurs, Buridan soutient que toutes les propositions affirmatives dans lesquelles le terme « chimère » figure comme sujet sont fausses parce que toute affirmative dont le sujet ne suppose pour rien est fautive. Cela vaut également pour la proposition « une chimère est une chimère »⁶¹. Cependant, une proposition dans laquelle figurent le *definiens* et le *definiendum* d'une définition nominale peut être vraie, à condition que les termes ne soient pas interprétés selon la supposition personnelle, mais en supposition matérielle, comme référant au concept dans l'esprit. Il faut réinterpréter la copule « est » de ces propositions comme synonyme de « signifie la même chose que » : « le terme 'chimère' signifie la même chose que 'animal composé, etc.' »⁶². De telles propositions sont vraies puisque les termes en supposition matérielle font référence au concept complexe dans l'esprit, qui est une entité réelle.

Nous voyons donc que pour Buridan, le terme « chimère » est effectivement pourvu d'une signification dans l'esprit, puisqu'il signifie le concept complexe d'un animal composé de parties incompatibles. À son tour ce concept possède une signification extérieure, et par son intermédiaire le terme de « chimère ». Mais il signifie un ensemble de choses incompatibles. Dans cette mesure, il s'agit d'un concept purement appellatif et dépourvu de toute supposition. Ce dernier point doit être souligné : l'appellation n'est pas de nature purement intensionnelle. Cela veut dire qu'un concept appellatif ne signifie pas seulement les concepts dans l'esprit à partir desquels il est composé, mais ses signifiés *ad extra* : l'appellation est par conséquent de nature extensionnelle. Toutefois il s'agit

paraît accorder le caractère imaginable du vide que Dieu pourrait introduire par sa toute-puissance. Marsile d'Inghen admet clairement de son côté la possibilité du vide *per Dei omnipotentiam* (cf. Bos 1983, p.102).

⁶⁰ NORMORE 1985, p.139. Ainsi pour Buridan, une expression complexe appelle ce que signifient ses parties, mais ne suppose pas nécessairement.

⁶¹ *S c.2*, soph. 3 (Biard p.79) et solution (Biard p.96-7) ; *QM VI*, q.8, f°38va.

⁶² *S c.2*, sol. du soph. 4 (Biard p.97) ; *QEth VI*, q.6, f°123ra : « haec est falsa 'vacuum est locus non repletus corpore' si 'vacuum' capiatur significative : quia tunc termini non possunt supponere pro eodem quoniam vel ambo vel alter eorum pro nullo supponit. Praedicta tamen propositio est concedenda si vacuum capiatur secundum suppositionem materialem et est praedicativa quid nominis de diffinito... diffinitio vero dicens quid nominis verificatur de termino diffinito supponente materialiter. Sub hoc sensu 'vacuum est locus non repletus corpore' id est 'hoc nomen 'vacuum' significat 'locum non repletum corpore'' et est propositio categorica affirmativa et uterque terminorum pro vero ente supponit. » — cf. EBBESEN 1986, p.139.

au plus d'une quasi-référence, car il n'est pas requis qu'il y ait une entité tombant sous l'ensemble des signifiés *ad extra*.⁶³

Tout ceci permet à Buridan de soutenir que le terme « chimère » est effectivement pourvu de signification sans que l'on puisse en déduire une proposition comme « la chimère est signifiable », qui réclamerait l'introduction de pures non-entités⁶⁴. Il répond ainsi à la difficulté des propositions dans lesquelles figurent des termes strictement non-référentiels avec une parcimonie ontologique sans choquer nos intuitions concernant le caractère significatif de ces termes. La possibilité d'un décalage entre la simplicité apparente et la simplicité réelle est cruciale pour comprendre la raison pour laquelle nous pouvons être tentés d'attribuer une référence au terme « chimère » et de nous engager dans une jungle luxuriante d'objets inexistantes.

3 L'inégalité des *non entia* : l'engagement de Buridan aux *possibilia*

Cependant nous pouvons nous demander si, d'une part, toutes les propositions contenant des termes non référentiels sont uniformément fausses et si, d'autre part, tous les objets inexistantes sont renvoyés dans le même néant ontologique que la chimère ou le vide. L'analyse des réponses qu'il convient d'apporter à ces deux questions occupera la fin de cet article.

Buridan répond négativement à la première question. Il soutient en effet que de nombreuses propositions, universelles, particulières ou singulières, contenant des termes ne faisant référence à aucune entité existant en acte sont pourtant vraies. C'est le cas de propositions catégoriques universelles ayant un contenu nomologique : « Le tonnerre est un son qui se produit dans les nuages⁶⁵ ». Ou bien de propositions contenant des verbes au passé ou au futur : « L'Antéchrist sera ». Ou enfin des propositions contenant des verbes intentionnels : « Une rose est pensée ».

Chacune de ces propositions est vraie, même s'il n'y a aucun tonnerre, que l'Antéchrist n'existe pas encore ou qu'il n'y a aucune rose au moment où j'en pense une. Dans tous ces cas en effet, bien que les termes ne supposent pour aucune chose existante, ils ne sont toutefois pas dépourvus de référence, mais celle-ci est en quelque sorte étendue au-delà du domaine de ce qui existe en acte. Il s'agit de la théorie de l'*ampliatio*. L'idée est la suivante⁶⁶ : certains contextes propositionnels ont pour effet d'étendre

⁶³ Un auteur comme Duns Scot insiste beaucoup plus sur la contrainte d'unicité de l'entité de référence lorsqu'il évoque la question de la concevabilité. Ainsi une chimère est proprement inconcevable, parce que bien que donnant quelque chose à penser dans ses parties, elle ne permet pas de penser un objet *unique*. Cf. Jean Duns Scot, *Rep. Par.* IA, d.43, n.14, Wadding XI/1, 229b : « Ex hoc patet quod decepti sunt qui concipiunt per ens fictum distinctum contra ens ratum, aliquid unum, nam fictitium non est conceptibile, nisi ab intellectu errante, ut chimera, sicut nec contradictoria ; et ideo non habet ideam, nisi quia partes eius habeant, et ideo solum partes eius concipi possunt, sed ipsum non. »

⁶⁴ *QE*, q.17, éd. Braakhuis-Van der Lecq, concl.2.

⁶⁵ *TC* I, 6, et le commentaire dans King 1985, p.43-5.

⁶⁶ *TS* c.3, p.206 ; *TC* I, 6, p.27-29 ; *S* c.2, concl.6 (Biard p.87-88) ; c.5, soph.7 (Biard p.184) ; *QPH* I, q.2, p.9 ; *QM* IV, q.14, f°23va. On consultera la reconstruction technique de KLIMA 2001.

(*ampliare*) la référence des termes au-delà du domaine de ce qui existe actuellement, de telle sorte qu'une proposition affirmative peut être vraie sans que son sujet ne suppose pour quelque chose d'existant. Ainsi une proposition au passé comme « les dinosaures étaient des reptiles » est vraie, bien qu'il n'existe actuellement plus aucun dinosaure parce que le sujet, en raison du temps passé du verbe, suppose pour ce qui est ou a été un dinosaure. Il en va pareillement pour les propositions au futur, comme pour les propositions portant sur le possible : « une bataille navale peut avoir lieu » est vraie même si une bataille navale n'a jamais lieu⁶⁷. Les propositions générales qui sont l'objet de la connaissance scientifique ont une *ampliatio* maximale, puisque dans ce cas le terme sujet suppose selon une disjonction non-exclusive pour tout ce qui a été/est/sera/peut-être. Dans ce cas précis, le terme reçoit une supposition dite *naturelle*⁶⁸. Enfin, les propositions contenant des verbes intentionnels passifs étendent systématiquement la supposition du sujet au possible. Il y a cependant une limite à cette extension que nous devinons déjà : *l'ampliatio ne porte pas au-delà du possible*. La référence ou supposition des termes est restreinte au domaine de ce qui est possible⁶⁹.

Or sur ce point, le maître picard allait être contesté par certains de ses élèves. Ainsi Marsile d'Inghen admet une *ampliatio* de la supposition au simple imaginable comme la chimère. Selon ce dernier, « chimère » n'est donc pas un terme non-référentiel, mais un terme dont la supposition est étendue au-delà du possible, dans le domaine de l'imaginable : *l'ampliatio* peut étendre la supposition des termes à cinq dimensions⁷⁰. Ce qui conduit Buridan, de son côté, à refuser l'extension de la supposition à l'impossible

⁶⁷ Pour être plus précis, il convient de distinguer d'un côté l'ampliation du prédicat et celle du sujet, d'un autre côté les termes communs et singuliers. (a) soit une proposition dans laquelle la copule est modifiée par un opérateur que l'on notera *M* : « *S est-M P* » ; le prédicat *P* suppose seulement pour ce qui est dans *M* ; le sujet quant à lui suppose disjonctivement pour ce qui est actuellement ou pour ce qui est dans l'étendue de *M*. De fait la proposition peut s'exposer ainsi : « Ce qui est *S* ou ce qui est-*M S est-M P* ». Le rejet de *l'ampliatio* chez Ockham porte précisément sur le fait que l'analyse fait apparaître un sujet disjoint, mais pas du tout sur la référence à des entités passées, futures ou possibles (*Summa Logicae* II, c.7, *Opera Philosophica* I, 269-72). (b) Un terme singulier n'est pas amplifié selon Buridan (*S* c.5, soph.3, Biard p.176-77), mais sa supposition est déterminée par le mode du verbe. Cependant cette précision sur *l'ampliatio* n'interdit pas l'usage de noms propres référant à des entités passées, présentes ou futures.

⁶⁸ DE RIJK 1973 ; KLIMA 2001. Comme le fait remarquer EBBESEN 1986 (p.139), cela oblige Buridan à admettre une pluralité de significations de la copule « est » : (i) copule atemporelle ; (ii) copule temporelle ; (iii) abréviation de « est un être » ; ou enfin (iv) marqueur de l'identité de signification.

⁶⁹ *QE* q.17 : « omnis terminus supponens supponit vel pro eo quod est vel pro eo quod potest esse vel pro eo quod fuit vel pro eo quod erit ».

⁷⁰ Marsile d'Inghen, *Ampliationes*, in Bos 1983, p.102 : « Notandum quod tres sunt differentie temporum, scilicet *presens*, *preteritum* et *futurum*. Et tales etiam dicuntur tempora, ... Et possunt addi duo, scilicet *posse* et *imaginari esse*, que licet non sint proprie differentie temporum, tamen in proposito sunt differentie temporeum, nam respectu eorum termini supponit in propositionibus pro diversis temporibus... » ; *ibid.* regula 13, in Bos 1983, p.124. – RONCAGLIA 1994 a insisté à juste titre sur l'importance de la définition du possible pour cerner l'enjeu de l'opposition entre Buridan et Marsile. Si le possible est limité par ce dernier au possible *secundum cursum naturae*, alors il l'opposition des deux théories ne serait pas totale. En outre, l'extension de *l'ampliatio* à ce qui est imaginable ne signifie pas nécessairement l'admission d'objets impossibles. Cf. BIARD 1985.

est sa conception stricte de l'impossible comme enveloppant une contradiction logique (au moins dans le cas de la chimère). Cela a pour conséquence une complexification de sa sémantique qui ne peut fournir un traitement uniforme de la supposition des termes et présuppose une claire distinction entre le possible et l'impossible.

Ainsi, Buridan admet que les propositions dont le sujet est un terme n'existant pas actuellement peuvent être vraies, parce que, par *ampliatio*, ce sujet suppose pour ce qui a été, sera ou simplement peut-être. Conformément à la conception générale de la vérité, la supposition des termes demeure une condition nécessaire de la vérité des propositions affirmatives.

Jusqu'ici toutefois nous sommes restés neutres quant à la portée ontologique de la théorie de l'*ampliatio*. Se pose alors la question délicate mais cruciale : y a-t-il de la part de Buridan un engagement à des entités inexistantes mais possibles, indépendantes du langage *comme de la pensée*, qui seraient les objets de la référence de termes employés dans des contextes ampliatifs ? Si la supposition étendue est pensée sur le modèle de la supposition actuelle, dans la mesure où celle-ci engage à l'existence des entités pour lesquelles les termes supposent, il faudrait admettre pareillement qu'une extension de la supposition présuppose un domaine d'entités plus vaste. Cette interprétation est tentante⁷¹ : si la supposition d'un terme est étendue, c'est parce qu'il y a (en un sens différent de l'existence actuelle) un « stock » d'entités auxquelles des termes communs ou singuliers peuvent faire référence. Un certain nombre de textes de Buridan semblent aller dans cette direction :

C'est évident puisque le verbe « concevoir » ou « être conçu » est ampliatif : il élargit la supposition aux choses passées et aux choses futures, et même à toutes les choses possibles. Si donc je dis « l'être est conçu », le nom « être » suppose indifféremment pour tout être (*pro omni ente*) présent, passé, futur ou possible (*S* c.5, soph.7, Biard p.184 ; cf. *QM* IV, q.14, f°23va).

Ce passage invite évidemment à prêter à Buridan une ontologie à la fois omni-temporaliste et possibiliste : omni-temporaliste, parce qu'il admet que dans certains contextes le terme « *ens* » suppose pour un être passé ou futur ; possibiliste, parce qu'outre des entités passées et futures, Buridan paraît accepter des *possibilia* dans son ontologie. Un argument paraît décisif : si le terme *ens* caractérise ces objets de référence, c'est qu'il s'agit effectivement d'authentiques entités, et non de simples objets de pensée ou de fictions linguistiques.

Toutefois, aussi naturelle cette interprétation nous paraît-elle, elle doit faire face à plusieurs objections. Certains commentateurs avancent d'abord une raison principielle : selon les médiévaux la vérité des propositions modales ou temporelles, y compris *de re*, ne requerrait pas une expansion de l'ontologie pour la raison que les logiciens médiévaux auraient tranché le lien, évident pour nous, entre quantification et référence d'un côté et

⁷¹ Elle a été envisagée notamment par PRIOR 1967 qui critiquait précisément la théorie de l'*ampliatio* pour son engagement possibiliste. Knuutila 1982 et Hughes 1989 prêtent également à Buridan une ontologie d'objets possibles non-actuels.

engagement ontologique de l'autre. Les porteurs d'un engagement ontologique devraient être bien plutôt cherchés dans les propositions assertoriques affirmatives au présent⁷². Certains textes paraissent appuyer cette conception. Ainsi dans un passage des *Sophismata*, Buridan écrit :

Je dis que l'Antéchrist est intelligible. Mais il ne s'ensuit pas que l'Antéchrist est, car le prédicat « intelligible » est le nom d'une puissance, qui suppose pour ce qui peut être, bien que cela ne soit pas, et fait en sorte que ce sujet suppose pour cela même qui peut être, bien qu'il ne soit pas. Ainsi le sujet et le prédicat supposent bien pour la même chose, de sorte que la proposition est vraie. Mais dans la proposition « l'Antéchrist est », le sujet ne suppose pour rien car le prédicat ne lui permet pas de supposer pour les choses qui ne sont pas. Donc la proposition est fausse (*S* c.5, *soph*.3, Biard p.176).

Dans ce texte en effet, Buridan rejette l'inférence suivante :

(12) L'Antéchrist est intelligible ; donc l'Antéchrist est.

Il est difficile pour l'interprétation possibiliste d'expliquer le motif de ce rejet. Celle-ci constitue un cas particulier d'inférence immédiate d'une proposition où *est* se trouve en position de troisième adjacent à une proposition dans laquelle il figure en position de second adjacent⁷³. Or Buridan soutient que les inférences de ce type sont autorisées dans tous les cas où la proposition initiale n'introduit pas de contexte ampliatif⁷⁴. Lorsqu'il n'y a pas d'*ampliatio*, les termes de la proposition ont une portée existentielle que Buridan signale par l'introduction de l'expression *quod est* qui fonctionne comme un quantificateur existentiel, s'appliquant aux universelles affirmatives comme aux particulières affirmatives. Ainsi l'inférence suivante est valide :

(13) Ce qui est *A* est *B* ; donc *A* est (*Quod est A est B ; ergo A est*)

L'inférence est valable car dans l'antécédent comme le conséquent, le sujet suppose pour un être actuellement existant. Mais l'adjectif « intelligible » introduit un contexte ampliatif qui permet une supposition du terme sujet au-delà de ce qui est actuellement. Au contraire, dans le conséquent, aucun terme ampliatif n'apparaît, et le terme sujet exerce sa supposition normale, pour les choses actuelles. Mais parmi les choses présentes, aucune n'est l'Antéchrist, aussi la proposition « l'Antéchrist est » est-elle fautive. En dehors d'un contexte ampliatif, un terme n'ayant pas de supposition actuelle ne fait donc référence à aucun objet qui serait un authentique être (*ens*).

Certains en ont tiré la conclusion que la théorie de l'*ampliatio*, loin d'évoquer une forme d'ontologie possibiliste, s'insérerait beaucoup mieux dans une ontologie actualiste⁷⁵. La supposition des termes, comme sa variation, dépend du contexte puisque le verbe *supponere* comme tous les autres verbes intentionnels est ampliatif. Dès lors, on pourrait dire, à la manière de Kripke, que d'après Buridan, la référence de termes supposant pour ce qui est passé/futur/possible est quelque chose que nous *stipulons*, et non quelque chose que nous *découvririons*, ce qui devrait être le cas, s'il y

⁷² Il s'agit ici de la position défendue par King 1985, p.56.

⁷³ En réalité la proposition « *A* est » signifie « *A* est ens » (*TC* I, c.8, concl.14, p.48).

⁷⁴ *TC* I, c.8, concl.12, p.43.

⁷⁵ KLIMA 2001 en particulier.

avait en plus des entités actuellement existantes des entités inexistantes pour assurer la référence de ces termes⁷⁶. La théorie de l'*ampliatio*, qui permet de contourner les difficultés créées par les propositions dans lesquels les termes sont dépourvus de référence actuelle, aurait quelque chose à voir avec les logiques libres⁷⁷. On poserait alors que dans une proposition normale, où la copule « est » indique l'existence, tous les termes dépourvus de référence, car certains sont vides. Cependant, il y a un domaine plus large que celui des entités actuellement existantes, dans lequel ces termes sont pourvus de référence. Dans sa version buridanienne, la théorie de l'*ampliatio* stipule que lorsque certains modificateurs temporels ou modaux apparaissent dans une proposition, il faut accorder à ces termes une supposition étendue en fonction de ce contexte ampliatif. C'est ce qui explique l'invalidité de l'inférence « l'Antéchrist viendra ; donc l'Antéchrist est »⁷⁸. En dépit de cette extension de la référence, il n'y aurait aucune extension corrélatrice de l'ontologie, car l'*ampliatio* indiquerait seulement ce pour quoi nous aurions l'intention de supposer.

Cependant, malgré l'aspect engageant de cette interprétation actualiste et économique au plan ontologique, elle ne peut se défaire totalement d'un certain nombre de défauts. Nous ne pouvons évoquer ici un ou plusieurs passages susceptibles de fournir un *experimentum crucis*, aussi la discussion est-elle purement spéculative. En premier lieu, si l'*ampliatio* dépend seulement de stipulations cognitives ou linguistiques, pourquoi Buridan détacherait-il à ce point le cas de l'Antéchrist (objet futur à l'existence contingente) de celui de la chimère (purement impossible) ? Autrement dit, pourquoi limiter l'*ampliatio* à quatre dimensions (passé, présent, futur, possible) et ne pas l'étendre à cinq (incluant l'impossible), au risque d'introduire une rupture d'homogénéité dans l'analyse des contextes intensionnels ? « Une rose est pensée », « une chimère est pensée » : le premier énoncé est vrai, tandis que le second est nécessairement faux. Il nous semble que l'une des raisons de cette asymétrie réside dans le fait que Buridan admet, en un sens, qu'« il y a » quelque chose qui est pensé, i.e. une rose, alors que dans le cas d'un impossible, « il n'y a rien » qui soit pensé (bien que nous pensions quelque chose, à savoir les éléments composant ce concept complexe).

La seconde raison est qu'il n'y a pas de place dans l'ontologie de Buridan pour des objets de pensée distincts des concepts mentaux ou actes de pensée. Or nous avons vu que Buridan distinguait nettement les deux plans de la signification, interne ou conceptuelle d'un côté, extérieure et

⁷⁶ S. KRIPKE, 1982, p.32 ; KLIMA 2001, p.13.

⁷⁷ Les logiques libres sont libres de présupposés existentiels. La différence principale avec les logiques classiques est consistée dans le caractère invalide de l'inférence suivante : « Pour tout x , x est F ; donc a est F » (cf. READ 1995, p.133sq.).

⁷⁸ Il faut remarquer que « l'Antéchrist est un homme » est une proposition fautive en raison de l'absence de modificateur opérant l'*ampliatio* de la supposition des termes.

objectuelle de l'autre côté. Dès lors, si un objet simplement possible est pensé cela implique que cet objet soit effectivement quelque chose⁷⁹.

C'est par ce dernier point que nous concluons cette étude. Buridan propose une théorie de la signification des termes non-référentiels qui permet de faire l'économie d'une ontologie d'objets impossibles et de résoudre élégamment le problème de la signification du non-être. Cependant, il propose également une théorie de la référence étendue des termes privés de référence actuelle. Cette théorie ne concerne que les termes dénotant des objets possibles. Ce second pan de la réflexion buridienne n'est plus seulement intensionnel, mais extensionnel et implique, malgré tout, ce que nous appellerions un engagement ontologique aux *possibilia* (comme d'ailleurs aux entités passées et futures). Toutefois, une distinction importante est maintenue entre l'existence véritable, propriété des objets actuels, et cette forme d'être, irréductible à la pensée, mais simplement possible. Le prix à payer est bien une ambiguïté du verbe être, ambiguïté que lui-même n'aurait pas reconnue, puisqu'il maintient, comme on l'a vu plus haut que le verbe être en position de second adjacent signifie seulement l'être actuel.

Bibliographie:

Abréviations :

- QDA* = *Ioannis Buridani Quaestiones in Aristotelis De anima, Le Traité de l'Ame de Jean Buridan [de prima lectura]*, édition étude critique et doctrinale, Louvain-la-Neuve-Longueuil, 1991, Les Philosophes Médiévaux XXIX
- QE* = *Questiones Elenchorum*, éd. H.A.G. Braakhuis/R. Van der Lecq, Nijmegen, Artistarium 9, Ingenium Publishers, 1994
- QEth* = *Quaestiones super Libros Ethicorum*,
- QM* = JEAN BURIDAN, *In Metaphysicen Aristotelis Quaestiones argutissimae magistri Ioannis Buridani*, Paris, J. Bade, 1518
- QPH* = *Quaestiones longe super Perihermeneias*, éd. R. Van der Lecq, Artistarium 4, Nijmegen, Ingenium Publishers, 1983
- S* = JEAN BURIDAN, *Sophismata*, éd. T.K.Scott, Fromann, Holzboog, 1977; traduction franç. J. Biard, Paris, Vrin, 1993
- TC* = *Tractatus de Consequentibus*, éd. H. Hubien, « Les Philosophes médiévaux », XVI, Louvain-Paris, 1976
- TS* = *Summulae*, tractatus IV De suppositionibus, éd. M.E. Reina, *Rivista critica di storia della filosofia* 12(1957/1-2), p.175-208 (1) ; p.323-352 (2)

Sources

- ADAM WODEHAM, *Lectura secunda*, éd. G. Gál - R. Wood, New York, Bonaventure, 1990.
- GREGOIRE DE RIMINI, *Lectura super Primum et Secundum Sententiarum*, éd. D. Trapp - V. Marcolino, Berlin, Walter de Gruyter, 1981—.

⁷⁹ Nous rejoignons ainsi à propos de Buridan, une position comparable à celle que Claude Panaccio, entre autres, attribue à Ockham (cf. Panaccio 1999, p.56, 60).

- GUILLAUME D'OCKHAM, *Summa Logicae*, éd. Ph. Boehner in *Opera Philosophica*, t.I, New-York, Saint Bonaventure, The Franciscan Institute, 1967.
- HUGOLIN D'ORVIETO, *Commentarius in quattuor libros sententiarum*, prologus, q.1, a.2, éd. Eckermann, Würzburg, 1980.
- JEAN DUNS SCOT, *Opera omnia*, a cura C. Balic *et al.*, Vatican, Typis Vaticanis, 1950—.
- JEAN DUNS SCOT, *Opera omnia*, éd. L. Wadding, Lyon, 1630, reprint Hildesheim, G. Holms, 1968.
- MARSILE D'INGHEN, *Tractatus suppositionum / Tractatus ampliacionum* in Bos 1983.
- PIERRE D'AILLY, *Conceptus et Insolubilia*, Paris, Durandum Gelleri, 1500.

Etudes

- ARMSTRONG, D.M., 2004, *Truth and Truthmakers*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ASHWORTH, E.J., 1977, Chimeras and Imaginary Objects. A study in the Post-Medieval Theory of Signification, *Vivarium* 15, p.57-79.
- BIARD, J., 1985, « La signification d'objets imaginaires dans quelques textes anglais du 14^e siècle (Guillaume de Heytesbury, Henry Hopton), in P.O. Lewry (éd.), *The Rise of British Logic*, Toronto, The Pontifical Institute, p.265-283.
- BOS, E.P., 1983, Marsilius of Inghen, *Treatises on the Properties of Terms*, Dordrecht, Reidel.
- DE LIBERA, A., 2002, *La référence vide. Théories de la proposition*, Paris, Vrin
- EBBESSEN 1986, « The Chimera's Diary » in J.Hintikka & S. Knuuttila, *The Logic of Being*, Dordrecht, Reidel, p.115-143
- ELIE, H., 1937, *Le complexe significabile*, Paris, Vrin.
- HUGHES, G.E., 1989, « The Modal Logic of John Buridan », in G. Corsi, C. Mangione, M. Mugnai (éds.), *Le teorie della modalità, Atti del convegno internazionale di storia della logica 1987*, Bologne, Clueb, 93-111.
- KING, P., 1985, *John Buridan's Logic. The Treatises on Supposition and Consequences*, Dordrecht, Reidel.
- KLIMA 2001, « Existence and Reference in Medieval Logic » in A. Hieke/E. Morscher (éds.), *New Essays in Free Logic*, Kluwer Academic Publishers, p.197-226.
- KNUUTTILA, S., 1982, « Modal Logic », in N. Kretzmann, A. Kenny, J. Pinbord (éds.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, p.342-357.
- KRIPKE, S., 1982, *La logique des noms propres* (tr. fr. P. Jacob et F. Récanati de *Naming and Necessity*), Paris, Editions de Minuit.
- LEWIS, D. K., 1986, *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell.
- MICHON, C., 1994, *Nominalisme : la théorie de la signification d'Occam*, Paris, Vrin.
- NORMORE, C., 1985, « Buridan's Ontology » in J. Bogen & J.E. McGuire, *How Things Are*, Dordrecht Reidel, p.189-204.
- NORMORE, C., 1999, « Some aspects of Ockham's Logic » in Spade (éd.) 1999, p.31-52.
- PANACCIO, C., 1999, « Semantics and Mental Language » in Spade (éd.) 1999, p.53-75.

- PEREZ ILZARBE, P., 1999, *El significado de las proposiciones, Jeronimo Pardo y las teorías medievales de la proposición*, Pampelune, EUNSA
- PERLER, D., 1990, *Satztheorien. Texte zur Sprachphilosophie und Wissenschaftslehre im 14. Jahrhundert*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- PERLER, D., 1994, « Late Medieval Ontologies of Facts », *The Monist*, 77, p.149-169.
- PRIOR 1967, *Past, Present, and Future*, Oxford, Clarendon.
- QUINE, W.V.O., 1953, *From a Logical Point of View*, Harvard University Press.
- READ, S., 1995, *An Introduction to the Philosophy of Logic*, Oxford, Oxford University Press.
- DE RIJK, L.M., 1973, « The Development of *suppositio naturalis*. Second Part », *Vivarium* 11, p.43-79.
- DE RIJK, L.M., 1976, « Buridan's doctrine of connotation », in J. Pinborg (éd.), *The Logic of John Buridan*, Copenhagen, Museum Tusulanum, p.91-100.
- SPADE, P.V. (éd.), 1999, *The Cambridge Companion to Ockham*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RONCAGLIA, G., 1994, « Utrum impossibile sit significabile : Buridano, Marsilio di Inghen e la chimera » in *Filosofia e teologia nel trecento : Studi in ricordo di Eugenio Randi*, éd. L. Bianchi, p.259-282, Louvain la Neuve, Fédération internationale des Instituts d'études médiévales.
- SPRUYT, J., 1993, « John Buridan on Negation and the Understanding of Non-being » in *John Buridan : a Master of Arts*, éd. E.P. Bos et H.A. Krop, p.23-39, *Artistarium Supplementa* 8, Nijmegen, Ingenium Publishers.
- THIJSEN, J.M.M.H., 1990 « The Semantic Articles of Autrecourt's condemnation. New proposals for an interpretation of the articles 1, 30, 31, 35, 57 and 58 », *Archivers d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Âge*, 57, p.155-175.
- RYLE, G., « Systematically misleading expressions », *Collected papers*, vol.2.
- VAN INWAGEN, P., 2003, « Existence, Ontological Commitment, and Fictional Entities », in M. Loux et D. Zimmerman, *The Oxford Handbook of Metaphysics*, Oxford, Oxford University Press, p.131-157.
- WEIDEMANN, H., 1991, « Sache, Satz, und Sachverhalt: Zur Diskussion über das Objekt des Wissens im Spätmittelalter », *Vivarium* 29, p.129-147.